

IDÉES/

Recueilli par
FLORIAN BARDOU
Dessin
AMINA BOUAJILA

Les antispécistes, qui refusent la supériorité d'*Homo sapiens* sur les non humains, sont-ils de dangereux «radicalisés»? Boucheries taguées et vandalisées, blocage des abattoirs, sauvetage d'animaux d'élevage ou de laboratoire,... ces deux dernières années, la médiatisation accrue d'actions plus ou moins controversées contre l'exploitation animale a ressuscité, en France, le débat sur la place de la violence parmi les défenseurs de la cause animale. Mais c'est oublier, selon Jérôme Segal, historien à la Sorbonne et auteur d'*Animal radical* (éd. Lux), que la question est ancienne et inhérente au mouvement de libération animale dont les prémices remontent au XIX^e siècle. En fait, les «végans» – c'est pour le chercheur, lui-même antispéciste, un abus de langage – privilégient le plus souvent la pédagogie pour faire entendre la radicalité de leur thèse, soit la remise en cause de notre rapport de domination séculaire sur les animaux. Et font tout autant face aux divergences de vue et aux dissensions en leur sein.

Qui sont les antispécistes ?

Les militants antispécistes se réclament de courants très variés. Certains viennent de l'écologie, d'autres de l'anarchisme, du socialisme ou simplement du monde des sciences. Les antispécistes pensent cependant tous que l'on doit accorder des droits aux animaux et ils dénoncent le caractère arbitraire des différences de traitement entre les animaux, le fait de protéger les chats et les chiens, d'interdire les violences à leur égard, alors que pour les bovins, les porcs et les poules, on ne porte aucune considération. C'est contre ce caractère arbitraire qu'ils veulent agir.

Est-ce un mouvement global ou existe-t-il des spécificités locales ?

Les militants antispécistes défendent des idées universelles, notamment le fait qu'on ne doit pas augmenter la souffrance sur Terre, qu'il s'agisse de celle des hommes ou d'autres animaux. Dans un pays comme la France néanmoins, où la gastronomie occupe une place inconditionnelle, les militants ne vont pas se positionner de la même façon. Ils vont mettre en avant le fait qu'on peut s'abstenir de produits d'origine animale et bien manger. Pour autant, le mouvement reste assez occidental, car il est né dans des pays où le rationalisme a joué un rôle important. C'en est d'ailleurs l'une des expressions : à

Jerôme Segal

«Aujourd'hui, l'immense majorité des militants antispécistes sont non violents»



DR

De l'émergence des mouvements de protection des animaux au milieu du XIX^e siècle aux groupes d'action comme L214, l'historien explore les leviers de protestation qu'emploient les défenseurs de la cause animale. Malgré la radicalité des thèses défendues, la pédagogie reste l'outil le plus généralement employé. Portrait d'un courant de pensée, plus divers qu'on ne l'imagine.

partir du moment où les scientifiques, éthologues comme zoologues, nous renseignent sur la capacité des animaux non-humains à avoir des émotions, à souffrir, il faut éviter de leur faire du mal. Dans le cas de l'Inde, où les végétariens sont nombreux, c'est un peu plus compliqué car l'hindouisme ne protège que la vache; et les jaïnistes, qui protègent toutes les formes de vie en incluant les insectes, le font au nom de la réincarnation. Cela repose sur des croyances et ce n'est pas de l'antispécisme.

Est-ce un combat qui concerne les plus aisés comme on l'entend souvent ?

Il existe évidemment des gens qui ont un profil de «bobos végans» et peuvent se dire antispécistes. Cependant, pour les militants, il s'agit d'une démarche politique et pas d'un style de vie, ce qui fait que ce mouvement n'est pas réservé aux classes aisées ou aux urbains. J'ai rencontré des militants antispécistes qui vivent du RSA et sont parfois en limite de rupture avec la société. Ils vont aux manif et organisent par exemple des «cubes de vérité» [une action où des militants vêtus de

noir et tournés vers l'extérieur forment un carré en montrant des images tournées dans les abattoirs, ndr] pour l'association Direct Action Everywhere (DxE) afin de montrer aux passants l'horreur des abattoirs. Il y a aussi, parmi ces militants, des gens qui récupèrent la nourriture végane des poubelles de supermarchés et se nourrissent ainsi des invendus.

Pourquoi autant de femmes sont-elles engagées dans ce combat ?

Parmi les premières personnes à avoir eu une parole très forte pour les droits des animaux, on retrouve beaucoup de femmes. C'est le cas de Rosa Luxemburg ou de Louise Michel. Cette dernière explique dans ses mémoires que son engagement auprès des opprimés et des persécutés vient de sa compassion envers les animaux. C'est de là qu'est née sa volonté de changer la société. Aujourd'hui, les militantes insistent sur le fait qu'il existe un lien très fort entre l'idée qu'une espèce, en l'occurrence *Homo sapiens*, se considère supérieure à toutes les autres, le spécisme donc, et le sexisme. Des femmes sont traitées

comme un quartier de viande, ce qui fait dire à une ancienne prostituée que c'est parce qu'elle s'est sentie traitée comme un animal dans une maison de passe qu'elle est devenue végane. Par ailleurs, des militantes que j'ai rencontrées ont pris conscience de leur statut de mammifère en allaitant.

Quand est né le mouvement de défense des animaux ?

Il y a d'abord eu l'émergence d'un mouvement de protection des animaux au milieu du XIX^e siècle avec, en France, la création de la Société protectrice des animaux (SPA) en 1845. Ensuite, on est passé de la protection des animaux, à leur défense active, par exemple en tentant d'empêcher les charretiers de maltraiter leurs chevaux. Puis, après la Seconde Guerre mondiale, en Grande-Bretagne, un Front de libération animale a réclamé des droits pour les animaux. Ses militants ont saboté des chasses ou mis le feu à un laboratoire en construction qui allait pratiquer des expériences sur les animaux.

Vous dites que cela a d'abord pris corps dans la pensée anarchiste...



Avec les penseurs anarchistes de la fin du XIX^e siècle, comme Louise Michel et Elisée Reclus, la volonté d'action contre les maux infligés aux animaux se met en branle. La poétesse Marie Huot est d'ailleurs la première en France à intervenir concrètement. Elle a ainsi interrompu une expérience de vivisection au Collège de France où un singe allait être tué pour les besoins de la science avant de s'engager en 1883 à la fois dans le mouvement féministe et à la Ligue populaire contre l'abus de la vivisection. Autre exemple : à l'été 1900, Ivan Aguéli, un étudiant suédois anarchiste ne supportant pas l'idée que les taureaux soient torturés et tués lors d'une corrida illégale organisée au nord de Paris, décide de tirer sur deux matadors, faisant un blessé. Finalement, le débat sur la place de la violence est donc aussi ancien que le mouvement de défense animale...

Il y a eu des actions très violentes comme celle d'Ivan Aguéli mais l'immense majorité des militants antispécistes aujourd'hui sont en réalité non violents. Dans le nord de la France, des boucheries ont été ta-



guées avec des slogans antisépécistes. Ce n'est pas une action légale et des bouchers ont pu avoir peur, mais parler de violence est ici peut-être un peu exagéré. La plupart des militants antisépécistes font la promotion de leurs idées par leurs écrits ou lors des manifestations. Beaucoup cherchent d'abord à montrer ce qu'il se passe dans les abattoirs, ce que fait L214 dans ses vidéos. La question de la violence rejoint en fait la notion de radicalité à laquelle on l'associe à tort. Il y a plusieurs façons d'être radical : dans son discours, dans ses objectifs ou dans ses actions. Les militants ne veulent pas faire de mal à qui que ce soit, y compris aux ouvriers des abattoirs, car ils sont bien conscients qu'ils ont une vie très dure et que c'est un des métiers les plus dangereux.

Pourquoi est-ce aujourd'hui en Israël que l'on retrouve le plus de végans ?

Je suis allé trois fois en Israël pour essayer de comprendre pourquoi et, après de nombreux entretiens, j'ai trouvé trois raisons. Quand des gens se disent juifs et athées, qu'est-ce qui fait qu'ils sont quand même

juifs ? Pour certains d'entre eux, c'est lié à un sentiment de solidarité inconditionnelle avec les opprimés. Ce que l'on retrouve chez Rosa Luxembourg comme Noam Chomsky aujourd'hui. Mais certains d'entre eux, comme le philosophe australien Peter Singer, ont élargi cette idée en affirmant que les animaux sont les opprimés de tous les opprimés. Alors que les femmes ou les ouvriers peuvent fonder des associations et se défendre, les animaux ne le peuvent pas. Ainsi, le mouvement animaliste a été influencé par des personnes qui s'engageaient pour les animaux en raison de leur judaïté. Le premier militant qui a obtenu des résultats concrets, avec l'arrêt d'expériences sur les chats au Muséum d'histoire naturelle de New York, Henry Spira, revendiquait sa judaïté. Deuxièmement, en raison de la loi juive casher, beaucoup d'Israéliens sont habitués à réfléchir à ce qu'ils mangent, à ne

pas mélanger viande et lait par exemple et sont donc plus enclins à accepter des règles alimentaires qui contribuent à ne pas faire souffrir les animaux. Enfin, la troisième raison est politique : beaucoup de militants antisépécistes viennent du camp de la paix. Ils ont milité pendant dix ans, parfois trente, pour une solution au conflit israélo-palestinien et n'ont rien obtenu, voire ont vu la situation se détériorer. Frustrés, ils se sont engagés dans un autre combat, la défense des animaux, et dans cette lutte, au contraire, ils ont l'impression d'engranger des succès. Israël a par exemple été l'un des premiers pays à interdire la vente de foie gras, en 2013.

Quels sont les points de désaccord qui traversent aujourd'hui le mouvement français ?

D'abord, les antisépécistes français ne sont pas d'accord sur la promotion qu'il faut faire du véganisme. Les plus radicaux, comme une

branche française de 269 Life ou Boucherie abolition, disent que le véganisme n'est qu'un acte consumériste et cela n'a jamais sauvé aucun animal au sens propre. Ils sont plutôt pour des actions de sauvetage dans les fermes ou pour empêcher les abattoirs de fonctionner. Ensuite, concernant l'intersectionnalité, certains militants pensent qu'il faut relier toutes les luttes et d'autres disent ne vouloir s'occuper que des animaux. Au sein même des antisépécistes intersectionnels, il y a par ailleurs d'autres dissensions. Certains comme Solveig Halloin, la fondatrice de Boucherie abolition, estiment qu'il faut arracher les voiles que portent les femmes car ce sont des signes de l'oppression et du patriarcat tandis que d'autres militants la traitent d'islamophobe.

La comparaison entre la façon dont on traite les animaux et l'Holocauste vous paraît-elle fondée ?

Un livre majeur sur le sujet de Charles Patterson, *Un éternel Treblinka*, dresse ce parallèle entre les centres d'extermination des nazis, la façon dont les Juifs étaient abattus de fa-

çon industrielle, et le fonctionnement des abattoirs. Ce titre fait d'abord référence à une citation d'Isaac Bashevis Singer, prix Nobel de littérature, qui, dans une pièce de théâtre, fait dire à une souris : « Pour les animaux, tous les hommes sont des nazis, nous vivons un éternel Treblinka ». Il explique ensuite que les techniques d'abattage sont nées à Chicago à la fin du XIX^e siècle et que ça a été repris par les nazis pour ne pas créer de mouvements de panique, par exemple quand on fait rentrer les vaches sans qu'elles puissent se douter de ce qui va leur arriver. Même chose avec les Juifs : quelques mètres après la rampe on leur donnait un morceau de savon pour leur faire croire qu'ils allaient à la douche. Il y a aussi cette façon de traiter un maximum de personnes en un minimum de temps, les tatouages et la mise à mort par le gaz... On peut donc tisser des parallèles, mais il faut les traiter avec beaucoup de précautions et de mesure. Il est évident qu'afficher dans les rues de Paris « spécisme = nazisme » est très rapidement contre-productif puisque les gens n'y voient qu'une outrance. ◆



ANIMAL RADICAL
PARMI LES ANIMAUX
DE JÉRÔME
SEGAL, éd. Lux,
216 pp., 16 €.